



Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :
www.leseditionsduportrait.fr

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

Copyright © 1993 by The Nobel Prize Foundation and Toni Morrison
All rights reserved

Copyright © 2021 Les Éditions du Portrait
pour la traduction française

ISBN 978-237-120-02-65





*Discours de réception
du prix Nobel de littérature*





TONI MORRISON

DISCOURS DE RÉCEPTION

DU PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

Stockholm, 7 décembre 1993

Traduit de l'américain par Madeleine Nasalik





« IL ÉTAIT UNE FOIS UNE VIEILLE FEMME. AVEUGLE MAIS SAGE. » Ou était-ce un vieil homme ? Un maître spirituel, peut-être. Ou alors un griot qui calmait les enfants agités. Cette histoire, ou une histoire en tous points identique, je l'ai entendue dans le folklore de nombreuses cultures.

« Il était une fois une vieille femme. Aveugle. Sage. »

Dans la version que je connais l'aïeule est fille d'esclaves, noire, américaine, elle vit seule dans une petite maison en dehors de la ville. Personne n'égale ni ne conteste la renommée que lui vaut sa sagesse. Aux yeux des siens





elle est à la fois la loi et sa transgression. Les hommages qu'on lui rend et le respect qu'on lui témoigne se diffusent au-delà du voisinage et se propagent – jusqu'à la ville, où l'on s'amuse beaucoup de l'intelligence des prophètes de la campagne.



Un jour, l'aïeule reçoit la visite de jeunes qui semblent résolus à prouver que sa clairvoyance est une supercherie, à montrer au monde qu'elle est à leurs yeux un charlatan. Leur plan est simple : ils entrent dans sa maison et lui posent une question, une seule, dont la réponse dépend exclusivement de ce qui la différencie d'eux, une différence qu'ils considèrent comme un handicap



majeur : sa cécité. Ils sont debout devant elle, l'un prend la parole : « Vieille femme, j'ai dans la main un oiseau. Dis-moi s'il est vivant ou s'il est mort. »

Comme l'aïeule ne répond pas, la question est répétée. « L'oiseau que j'ai dans les mains, est-il vivant ou est-il mort ? »

Toujours pas de réponse. La vieille femme est aveugle, elle ne voit pas ses visiteurs et encore moins ce qu'ils ont entre les mains. La couleur de leur peau, leur sexe, leur patrie, de cela elle ne sait rien. Elle sait seulement ce qui les pousse à se présenter devant elle.

L'aïeule garde si longtemps le silence que ses visiteurs peinent à réprimer leur rire.

Lorsqu'enfin elle parle, c'est d'une voix douce mais sévère. « Je l'ignore, dit-elle, j'ignore si l'oiseau que vous tenez est mort ou vif, mais ce que je sais, c'est que vous l'avez entre vos mains. Vous l'avez entre vos mains. »

Sa réponse s'interprète de plusieurs façons : si l'oiseau est mort, soit vous l'avez trouvé dans cet état, soit vous l'avez tué. S'il vit encore, il vous est possible de le tuer. Qu'il meure ou qu'il reste en vie, la décision vous appartient. Dans les deux cas, vous en êtes seuls responsables.

Pour avoir affiché leur pouvoir et l'impuissance de l'aïeule, nos jeunes visiteurs se font réprimander, comptables qu'ils sont



non seulement de leur acte moqueur, mais aussi du petit bout de vie sacrifiée dans le seul but d'atteindre leurs objectifs. L'aveugle dévie l'attention initialement fixée sur leurs déclarations de pouvoir vers l'instrument qui permet d'exercer ce pouvoir.



Envisager le sens que pourrait revêtir (au-delà de son corps frêle) cet oiseau-dans-la-main, me captive depuis toujours, d'autant plus aujourd'hui que je médite, comme par le passé, sur le métier qui est le mien et qui m'amène ici, devant cette assistance. Ainsi, dans l'interprétation que je choisis, l'oiseau est le langage et la femme une écrivaine accomplie. Ce qui inquiète cette femme, c'est que la langue dans



laquelle elle rêve, la langue qu'elle a reçue à la naissance, se retrouve manipulée, exploitée, confisquée même, à des fins scélérates. En sa qualité d'écrivaine elle voit le langage en partie comme un système, en partie comme un organisme vivant que l'on peut contrôler, mais avant tout comme un médiateur – une action suivie de conséquences. De là, la question que posent les jeunes : « Est-il vivant ou est-il mort ? » n'est pas inexacte, parce qu'elle sous-entend que le langage est prédisposé à la mort, à l'effacement ; susceptible, sans aucun doute, d'être mis en péril ou sauvegardé par la seule volonté. Si l'oiseau que ses visiteurs ont dans les mains est mort, la responsabilité du

cadavre incombe à ceux qui étaient chargés de veiller dessus, de cela la vieille femme est convaincue. Dans sa perspective une langue morte, c'est une langue que plus personne ne parle ni n'écrit, mais surtout un discours ankylosé qui se complaît et s'émerveille de sa propre paralysie. La langue étatique par exemple, objet et outil de la censure. Inflexible dans ses fonctions de maintien de l'ordre, sans désir ni dessein autres que la préservation de son narcissisme narcotique dans toutes ses nuances, de ses propres prérogatives et de la domination qu'elle exerce. Elle a beau être à l'agonie, ses effets se font sentir car elle s'ingénie à contrarier l'intellect, à brider

la conscience, à nier le potentiel humain. Sourde aux questionnements, incapable d'élaborer ou de tolérer des idées neuves, de façonner des pensées différentes, de raconter une autre histoire, de remplir ces silences qui désarçonnent. Une langue officielle forgée dans le but d'affermir l'ignorance et de garantir les passe-droits, revêtue de sa rutilante armure, si clinquante qu'elle éblouit, enveloppe vide que le chevalier a quittée il y a bien longtemps. Et malgré tout : stupide, vorace, sentimentale. Suscitant la déférence des écoliers, fournissant un refuge aux despotes, générant chez tout un chacun des souvenirs factices de stabilité et d'harmonie.



L'aïeule reste persuadée qu'une fois le langage mort de négligence, d'obsolescence, d'indifférence et de déconsidération, ou tué par décret, ils devront tous en répondre, elle, mais aussi ceux qui l'utilisent et ceux qui prennent part à sa création. Dans son pays, les enfants se sont tranché la langue d'un coup de dents et, à la place, se servent de balles pour reproduire la voix du silence stupéfié, du langage estropié et qui estropie, du langage que les adultes ont vidé de sa fonction, ni plus ni moins, un outil qui permet de rencontrer le sens, qui sert de boussole, qui exprime l'amour. Mais elle sait que le suicide-par-langue n'est pas l'apanage de la



jeune génération. Il est monnaie courante parmi les chefs d'État et les marchands de pouvoir immatures dont le langage appauvri barre l'accès à ce qu'il leur reste d'instincts humains car ils ne s'adressent qu'aux soumis, ou à ceux qui veulent soumettre.

Le pillage systématique d'une langue se reconnaît dans cette tendance qu'ont ceux qui la pratiquent à renoncer à ses propriétés maïeutiques, subtiles et complexes, pour leur préférer la menace et la mise sous coupe réglée. Le langage oppressif ne se limite pas à représenter la violence, il est violence ; ne se limite pas à représenter une entrave à la connaissance, il l'entrave de fait. Qu'il s'agisse

du langage d'État qui opacifie ou du simili-langage des médias qui abrutissent ; du langage orgueilleux mais sclérosé des cercles universitaires ou du langage utilitaire des sciences ; du langage nocif de la loi vidée de toute éthique ou du langage qui vise à mettre les minorités à l'écart, camouflant ses déprédations racistes sous son culot littéraire – il faut l'écarter, le remanier, le démasquer. Ce langage-là, il se repaît de sang, il se délecte des fêlures, il dissimule les bottes du fascisme sous la crinoline de la respectabilité et de l'élan patriotique dans sa progression inéluctable vers la ligne de fond, et les bas-fonds de l'esprit. Le discours sexiste, le discours raciste,

le discours théiste – autant de variantes de ce langage du maintien de l'ordre, du maître, qui par nature bâillonne les nouveaux savoirs et musèle le partage d'idées.

La vieille femme a parfaitement conscience qu'aucun mercenaire intellectuel, aucun dictateur avide de pouvoir, aucun politicien ou démagogue stipendié, aucun pseudo-journaliste ne se rangerait à sa façon de voir. Il existe, et il existera toujours, un langage martial qui incite les citoyens à détenir une arme et à s'armer ; à massacrer et se faire massacrer dans les centres commerciaux, dans les tribunaux, dans les bureaux de poste, dans les cours de récréation, dans les



chambres à coucher et dans les rues ; un langage d'émotion et de commémoration pour camoufler la tristesse et le gâchis de la mort en vain. Il existe, et il existera toujours plus, de ce langage diplomatique qui encourage au viol, à la torture, à l'assassinat. Toujours plus de ce langage mutant et enjôleur qui se propose d'étrangler les femmes, de les gaver comme on gave des oies avec leurs propres mots transgressifs, des mots qu'il faut taire ; toujours plus de ce langage de surveillance utilisé sous couvert de recherche ; de politique et d'histoire, calibré pour étouffer la souffrance de millions d'individus ; de ce langage présenté sous un jour séduisant





qui excite les mécontents et les démunis à agresser leurs voisins ; de ce langage arrogant, faussement empirique, conçu pour rendre les esprits créatifs prisonniers des cages du sentiment d'infériorité et du désespoir.

Sous l'éloquence, le prestige, les associations érudites, malgré l'émoi ou la séduction, le cœur d'un langage de cette nature dépérit, quand il n'a pas arrêté de battre – si l'oiseau est déjà mort.

L'aïeule a réfléchi à la tournure qu'auraient pu prendre les disciplines de l'esprit sans cet acharnement qu'elles mettent à dilapider le temps et la vie, spontanément ou sous la contrainte, ainsi que l'exige un système





oppressif qui suit sa propre logique et ses propres représentations – des discours mortifères qui empêchent l'exclu et celui qui exclut, sans distinction, d'accéder à la connaissance.

La sagesse populaire voit dans la destruction de la tour de Babel un grand malheur. C'est le désordre, ou le poids de la multitude de dialectes, qui a fait s'effondrer la structure avortée de la tour. Une langue unique formant bloc aurait accéléré sa construction, et alors on aurait atteint le paradis. Le paradis de qui, se demande l'aïeule ? Et de quel genre ? Peut-être l'accomplissement de l'éden était-il prématuré, un peu expéditif, si personne n'avait pris le temps d'intégrer d'autres langues,



d'autres éclairages, d'autres narrations. Si elle avait pris ce temps, l'humanité aurait pu trouver à ses pieds le paradis qu'elle a vu en imagination. Complexe, exigeant, certes, mais une idée du paradis dans cette vie-ci ; pas dans l'après-vie.

L'aïeule ne souhaite pas laisser à ses jeunes visiteurs l'impression qu'il faut contraindre le langage à rester en vie, et envisager cette survie comme une fin en soi. La vitalité d'une langue réside dans son aptitude à dépeindre l'existence concrète, fictive et potentielle de ceux qui la parlent, la lisent, l'écrivent. Si sa sauvegarde justifie parfois de déplacer l'expérience, elle ne la remplace pas. Elle décrit une courbe

vers le lieu qui recèle le sens. Lorsqu'un président américain décrit le cimetière qu'est devenu son pays en ces termes : « Le monde ne sera guère attentif à nos paroles, ni ne s'en souviendra longtemps, mais jamais il ne pourra oublier ce qui fut accompli ici », ses paroles simples élèvent l'âme dans leur façon de préserver la vie en refusant de résumer la réalité de 600 000 victimes d'une guerre raciale cataclysmique. En refusant d'ériger un monument, en dédaignant le « dernier mot », la « récapitulation » rigoureuse, en reconnaissant leur « faible pouvoir de magnifier ou de minimiser », ses paroles montrent à quel point il respecte le caractère insaisissable de

la vie dont il déplore la perte. C'est ce respect qui touche l'aïeule, le fait de reconnaître une bonne fois que jamais le langage ne se hissera à la hauteur de l'existence. Tel n'est pas son rôle. Jamais le langage ne pourra « cerner » l'esclavage, le génocide, la guerre. Et il ne devrait pas non plus avoir cette prétention. Sa force, son bonheur résident dans l'effort tendu vers l'ineffable.

Qu'il soit emphatique ou dépouillé, qu'il sonne le clairon ou creuse des galeries, qu'il refuse de sacraliser ; rire sonore ou cri privé d'alphabet, mot bien choisi, silence opportun, un langage laissé en paix jaillit vers la connaissance et non vers sa propre



destruction. Pourtant, qui n'a jamais entendu parler de littérature mise à l'index parce qu'elle interroge ; déconsidérée parce qu'elle critique ; effacée parce qu'elle propose une alternative ? Et combien s'indignent à l'idée d'une langue qui s'automutile ?



Travailler le mot relève du sublime, songe l'aïeule, car c'est une source créatrice ; cela produit un sens qui préserve notre différence, notre différence en tant qu'humains – chaque vie ne ressemblant à aucune autre.



Nous sommes mortels. C'est peut-être cela, le sens de la vie. Mais nous sommes source de langage. C'est peut-être cela, la mesure de notre existence.

